Cabelle de la Nouvelle-Orléans
Cours, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 29 AVRIL 1883.

Le transport de la force par l'électricité.

ACADÉMIE DES SCIENCES, DE PARIS.
SEANCE DU 9 AVRIL 1883.

Un public nombreux était venu pour entendre le rapport de la commission chargée par l'Académie de suivre les expériences de M. Marcel Deprez et d'en rendre compte.

La commission se composait de MM. Bertrand, Tresca, Cornu, Ferdinand de Lesseps et C. de Freycinet.

Le travail communiqué par M. Cornu est sobre, clair, concluant. Il a été écouté avec le plus vif intérêt. M. Cornu fait d'abord ressortir l'immense utilité que présente la solution du problème du transport à de grandes distances de forces électriques considérables. Les minéraux combustibles, quelles que soient les richesses qu'ils offrent présentement à l'industrie, ne sont pas inépuisables: la découverte d'une source nouvelle de forces mécaniques, applicables aux organes industriels, serait une conquête de premier ordre pour l'avenir.

C'est dans le laboratoire de Faraday qu'est apparu tout d'abord le fait du transport de la force électrique; mais les conditions qui devaient rendre ce transport utilisable dans l'industrie étaient telles que, jusqu'à ce jour, elles ont déjoué tous les efforts.

Il s'agissait, en effet: 1° de transporter une énergie considérable; 2° de la transporter à une grande distance; 3° de la transporter à l'aide d'un prix de revient ne dépassant pas une valeur déterminée. Ces conditions étaient toutes trois également nécessaires; une seule d'entre elles négligée rendait la solution inacceptable. Il y avait une quatrième condition, moins nécessaire, mais dont il fallait aussi tenir compte; elle était relative au rendement: il était désirable que le rendement, c'est-à-dire le rapport du travail transmis au travail recueilli, ne s'abaissât point au dessous d'un certain niveau.

Après cet exposé, M. Cornu esquisse rapidement l'histoire des tentatives faites pour résoudre le problème, et montre que la plupart ont échoué soit parce que leurs auteurs ont méconnu les conditions qui s'imposaient à eux, soit qu'ils n'ont abouti qu'à quelques-unes.

Il passe ensuite à la description des expériences accomplies le 4 mars dernier, sous les yeux de la commission, dans les ateliers de la Compagnie des chemins de fer du Nord. M. Deprez s'est servi de deux machines électro-motrices, mises en communication avec le fil télégraphique qui relie Paris au Bourget, sur un parcours "en boucle" long de 17 kilomètres.

Le rapport, répondant à une objection qui a été formulée contre cette disposition en boucle du fil transmetteur, fait observer que la continuité des courants issus de la machine génératrice place l'expérience dans une condition toute différente de celle que réalise le courant télégraphique discontinu; cette discontinuité empêche, en effet, l'intensité d'atteindre le maximum à une certaine distance de la machine génératrice.

M. Cornu résume, dans une série de tableaux, les mesures du travail transmis et du travail recueilli. La machine génératrice a fait jusqu'à 1,000 tours par minute; la machine réceptrice a fait jusqu'à 800 tours par minute; la première a développé une force équivalente à 9 chevaux-vapeur, la seconde, une force de 4 chevaux et demi. Le rendement a augmenté avec la vitesse imprimée à la génératrice. Le rendement, déduction faite de la transmission du dynamomètre, est évalué par la commission à 48.5 0/0 du travail dépensé.

C'est un résultat considérable qui fera époque dans l'histoire du progrès scientifique.

Si la quantité de travail transmis augmente avec la vitesse de la machine génératrice, il faut savoir que le rendement passe par un maximum qui n'a pas été dépassé. Au surplus, la quantité de travail transmis s'accroît plus rapidement que la vitesse. On prévoit enfin que la machine génératrice n'a pas encore acquis toute la puissance qu'on pourra lui donner.

Tels sont les résultats mécaniques observés par la commission. Les résultats électriques ne sont pas moins curieux. M. Cornu signale la grandeur des forces électro-motrices développées; il fait remarquer que le rendement électrique est supérieur au rendement dynamométrique, et il explique ce désaccord par de savantes considérations qu'il faut nous contenter d'indiquer en passant.

L'idée fondamentale qui a inspiré M. Marcel Deprez repose sur cette loi que la perte de l'énergie sous forme de chaleur est proportionnelle au carré de l'intensité développée; d'où il suit que le rapport de la quantité d'énergie perdue à la quantité recueillie est susceptible de devenir aussi faible qu'on voudra, à la condition d'augmenter dans des proportions convenables la force électromotrice de la machine réceptrice. Partant de ces principes, M. Marcel Deprez a dirigé surtout ses heureux efforts vers l'accroissement de puissance des inducteurs.

En résumé, dit en terminant le rapporteur, les résultats observés par la commission sont conformes à la théorie et dépassent de beaucoup tout ce qui a été tenté jusqu'à ce jour dans cette voie. Ils sont surtout remarquables par le rendement mécanique. La machine génératrice créée par M. Marcel Deprez est d'une supériorité énorme; la machine réceptrice qui était une Gramme modifiée laisse beaucoup à désirer. Sans préjuger l'avenir, sans vouloir préciser les conséquences économiques que ces expériences permettent d'entrevoir, la commission propose d'adresser à M. Marcel Deprez des félicitations pour les progrès qu'il a réalisés et des encouragements pour l'engager à continuer ses belles recherches. (Adopté à l'unanimité.)

Comme tous les bohèmes, D..... est paresseux, mais il n'a pas l'insouciance légendaire de ses congénères. C'est un bohème triste.

L'autre jour, un ami le rencontre tout morose.

—Qu'as-tu donc?

—Toujours la même chose. Il faut que je sois pourvu! toujours par une idée fixe: pendant un mois, c'est l'idée de la mort; puis je m'imagine que je suis sous le coup d'une maladie. C'est ennuyeux de pareilles obsessions!

—Fort ennuyeux, en effet; mais tu ne sais peut-être pas qu'il y a un remède certain pour ton mal. Prends un emploi qu'occupe, qui t'arrache à tes idées.

—Eh! je l'ai essayé; j'ai pris cet emploi, et pendant tout le temps que je l'ai eu, je n'en ai pas moins été en proie à une idée fixe.

—Et laquelle?

—Celle de le quitter.

Fin de récit.

—.... Et, après, on l'a mené au cimetière, sur un char traîné par quatre chevaux.

—Oui, dit Taupin, ça a du chic..... mais j'aime encore mieux y aller à pied!

Les explosions des chaudières à vapeur.

Le catastrophe de Marnaval vient d'appeler de nouveau l'attention sur les explosions des chaudières à vapeur. C'est en moins, depuis six mois, seulement pour la France et la Belgique, le sixième accident de cette nature. En pareil cas, les experts nommés pour établir les responsabilités concluent généralement: "La chaudière était en bon état; le paliveur de l'eau convenable; cause d'explosion inconnue." Et c'est fini. On attend une nouvelle catastrophe; les nouveaux experts qui peuvent être les anciens répondent encore: "Cause inconnue." Et c'est encore fini; cela dure depuis très longtemps et menace de se perpétuer indéfiniment. Les chaudières sautent, les gens avec et l'on vous répond avec tranquillité: "Nous ne savons pas pourquoi"! En vérité c'est à n'y pas croire.

Si des ingénieurs de valeur concluent: "Cause inconnue", la raison en est que la cause échappe à tout contrôle; or, il est précisément une cause qui échappe à ce contrôle; elle est bien connue d'ailleurs aujourd'hui; on a bien le droit de la soupçonner d'occasionner tout le mal; pourquoi dès lors ne cherche-t-on pas à s'en mettre à l'abri?

Dès 1846, M. Donny, professeur de physique à Gand, mettait en évidence un fait important. Lorsque de l'eau est débarrassée de l'air qu'elle tient toujours en dissolution, elle ne bout plus à 100°; il faut la surchauffer jusque à 113° pour qu'elle entre en ébullition. Mais alors la transformation en vapeur se fait en masse, brusquement, et souvent le vase dans lequel on chauffe le liquide se brise en éclats.

M. l'ingénieur Obé comprit le premier toute la portée de l'expérience de M. Donny et il en tira parti pour expliquer les "causes inconnues" des explosions de chaudières à vapeur. En effet, il y a eau et eau: eau normale chargée d'air, eau chauffée progressivement et qui perd son air; celle-ci, quand on élève la température, ne donne pas de vapeur; l'air n'est plus là pour aider au travail d'ébullition; aussi l'indicateur de niveau consulté par le chauffeur reste à la même hauteur; on en conclut que la température n'est pas suffisante; on chauffe; et l'on chauffe d'autant plus que, la vapeur ne se produisant plus, l'indicateur reste inerte.

Puis, tout à coup, le liquide purgé d'air atteint 130° et la vaporisation se fait violemment..... si brusquement que quelquefois la chaudière saute.

Le danger est à son maximum, le matin et à midi à la reprise du travail. En effet, à sept heures du soir après la journée, le chauffeur laisse tomber ses feux; après avoir rempli d'eau la chaudière, il la quitte, le manomètre marquant 4 atmosphères de pression; le lendemain à cinq heures et demie, il retrouve l'instrument marquant de 1 1/2 à 2 atmosphères; comme il lui faut en marche 6 atmosphères, il met du charbon dans le foyer et pousse les feux. Or, pendant la nuit, l'eau en bouillant doucement s'est débarrassée de son air; elle est devenue une eau dangereuse.

La surchauffe peut amener une explosion. Elle n'arrive pas, pourra t-on objecter; c'est vrai, fort heureusement parce que l'eau n'est pas entièrement dépouillée d'air et parce que, pour une raison ou pour une autre, l'ébullition n'est pas absolument arrêtée; mais, enfin, on a tout préparé pour rendre le péril imminent. Même observation pour l'heure du déjeuner. Pendant l'arrêt, l'eau s'est encore appauvrie d'air. Il est tout simple que les explosions surviennent surtout au moment de la reprise du travail, le matin ou à midi.

Il serait bien facile d'éviter toute surchauffe et de se garantir contre le danger qui en résulte. Il y a une relation entre la température de l'eau et la pression de la vapeur. Si la pression indiquée au manomètre ne correspond pas à la température de l'eau dans la chaudière, c'est que l'ébullition est arrêtée; on élève la température sans produire de vapeur; on prépare une explosion. Donc, à l'indication du manomètre, il faut absolument ajouter celle du thermomètre; deux lectures pour une! ce n'est pas beaucoup exiger d'un chauffeur. Si les deux indications ne marchent pas parallèlement, il faut bien se garder d'activer le feu; il faut l'éteindre au contraire; l'eau est devenue dangereuse!

M. A. Trève, capitaine de vaisseau, bien connu à différens titres, vient à ce propos de communiquer à l'Académie des Sciences un mode opératoire très ingénieux. C'est l'absence d'air qui rend explosive l'eau qui a bouilli longtemps à petit feu; eh bien! il faut, avant la mise en marche, lui rendre l'air qui lui manque. Pour cela, il propose de faire déboucher par un tuyau installé dans toute la longueur de la chaudière et muni de petites ouvertures coniques de l'air comprimé extérieurement par une pompe à main. Avant de pousser le feu, le chauffeur donne plusieurs coups de pompe; l'air est chassé dans le tuyau, s'échappe par les orifices au milieu de la masse liquide, l'aère et lui rend ainsi ce qu'elle a perdu pendant la nuit ou pendant la suspension du travail.

L'emploi de cet injecteur d'air et la lecture attentive et simultanée du manomètre et du thermomètre nous paraissent mériter l'attention des constructeurs. Tout désaccord entre le thermomètre et la manomètre pourrait être immédiatement révélé par une sonnerie ou même télégraphié et inscrit au bureau de l'ingénieur. On ne pourrait plus dire alors: "Causes inconnues". Nous demandons formellement la mise en pratique tout au moins du thermo-manomètre indicateur des températures et des pressions et la suppression absolue des "causes inconnues". Causes inconnues en 1883!!

Le type du titi n'a pas disparu aussi complètement qu'on veut bien le dire. Petit bonhomme vit encore.

J'assistais il y a quelques soirs, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à une représentation de cet excellent drame qui s'appelle la "Bouquetière des innocents". On sait qu'un tableau du chanteur Jacques Bonhomme (Taillade), frappé d'un coup de poignard par la Galigai, va tomber dans un coin de la scène, au milieu de ruines.

Quand ses amis de la garde bourgeoise arrivent au rendez-vous, ils le cherchent, ils se demandent entre eux:

Où est Jacques Bonhomme?

—La bas, dans le coin, a crié tout à coup du paradis un titi, empoigné par la pièce.

Et comme les figurants consciencieux pourraient leurs recherches sans profit, le chanteur ajoutait:

—Dans le coin, à gauche, qu'on vous dit! c'est écrié de nouveau le titi, impatienté.

Malheureux théâtre de la porte-Saint-Martin! Avec des spectateurs aussi convaincus, il peut braver le chaleurs.

Conséquence de la cherté du gibier.

Deux messieurs qui ne se connaissent pas se sont arrêtés devant un marchand de gibier.

Premier monsieur—Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre de vous faire une proposition?

Deuxième monsieur—Certainement.

—Comme le gibier est hors de prix, voulez-vous que nous achetions une main visite à nous deux?

Le cadeau d'un oncle.

Il n'était personne de plus heureux, le 18 Xbre 1869, que le jeune Paul Capuzot.

Son oncle,—il n'y a qu'un oncle pour faire des cadeaux pareils,—après un copieux déjeuner, lui avait fait cadeau d'une splendide canne à épée.

Une jolie canne, toute mignonnette, d'un bois rare, contenant une longue et fine lame solidement attachée à une poignée de corne artistement travaillée.

Paul Capuzot avait 16 ans.

Échappé du collège pour la journée, il s'en allait bagueudant dans la rue, brandissant joyeusement sa canne, tout en jetant aux passants le regard fier et provoquant d'un homme qui sait n'avoir rien à craindre.

Il la faisait résonner sur le pavé, et entendant le bruit d'acier qui s'en échappait, il songeait.

Combien de jaloux allait-il faire et combien de plaisir était attaché à la possession de cet engin de défense?

D'abord il pouvait maintenant aller seul au théâtre, et réfuter victorieusement les objections d'une mère craintive en le voyant rentrer le soir.

Il était brave, il était jeune, il était armé. Dix hommes ne pouvaient l'effrayer.

Du reste, lui-même n'était-il pas un homme et le fin duvet qui couvrait ses joues et ombrageait ses lèvres n'était-il pas le signe palpable de sa virilité?

Tout Pyrenex, il était arrivé place de l'Hôtel-de-Ville.

Une foule nombreuse stationnait sur la place, causant avec animation et laissant échapper par moment des cris rauques et sauvages.

Les sergents de ville se faisaient faire place avec peine et le légendaire: "circulez, messieurs," était accueilli de violents murmures.

Paul gagna l'avenue Victoria. Il n'aimait pas les cohues, on n'est pas qu'il n'eût pas peur, mais on ne peut jamais savoir ce qu'il peut en résulter; il était armé, il pouvait se laisser entraîner; et ma foi si ce n'est faire un mauvais coup, du moins se compromettre gravement.

Sa canne frappait régulièrement le bitume rebondissant et, quelle fut sa stupéfaction lorsque soudain, le bout de sa canne se prenant dans la fente d'un chêneau, il brandit aux regards effarés de deux passants la longue et fine lame.

Il resta tout sot, la bouche béante, les yeux écarquillés, les bras tendus, ne sachant ce qu'il devait faire.

Les bourgeois tout trannis avaient pris la fuite en criant à l'assassin, et deux sergents de ville, non sans préoccupation se jetèrent sur lui et le désarmèrent.

Sans doutier ses excuses, durement, il fut conduit au poste voisin et le commissaire de police procéda à un interrogatoire sommaire.

Paul raconta son déjeuner, le cadeau qui lui avait été fait et l'accident qui lui avait fait sortir l'épée de son fourreau.

—Vos explications seraient très claires à tout autre moment, lui répondit le commissaire de police, mais un jour de manifestation nous ne pouvons les accepter. A quel groupe d'anarchistes appartenez-vous?

—Mais, monsieur, je suis au collège; je ne sais pas ce dont vous parles!

—Allons! allons! vous êtes trop malin pour être bonne, vous vous expliquerez demain devant le juge d'instruction.—Qu'on le conduise au violon, il y retrouvera ses camarades.

Et Paul, sans sa canne, fut enfermé avec une dizaine d'autres individus, à mine patibulaire, qui lui firent un accueil des plus chaleureux.

—Vous êtes un frère, lui dit un grand gaillard, à la figure rouge et aux yeux durs. Est-ce que le coup a réussi et allons-nous pouvoir enfin détruire cette bourgeoisie qui nous mange?

Paul le regarda tout étonné, ne sachant que répondre.

—Allons, allons, petit, reprit l'homme, faut pas faire la bégueule; je te connais, je t'ai vu à la dernière réunion.—Combien t'a-t-on payé pour faire le coup?:

—Mais, fit Paul....

—Faut pas nous le faire, je comprends que ça t'embête d'avoir été arrêté; les sergents n'en font jamais d'autres! Combien nous donnes-tu si nous te faisons relâcher?

Paul ne savait que répondre.—De grosses larmes lui étaient montées aux yeux et bien que faisant tous ses efforts pour contenir les sanglots qui l'étouffaient, il ne put les retenir plus longtemps et se laissa aller à pleurer.

—Quel môme, fit l'homme en haussant les épaules, pas d'énergie pour deux liards, et il lui tourna le dos.

Le lendemain Paul passait en police correctionnelle devant la 7ème chambre chargée de juger les flagrants délits.

Son oncle et les deux bourgeois figuraient parmi les témoins.

Eh bien, fit le juge d'instruction s'adressant à Paul, vous ne voulez rien avouer? Vous persistez dans vos dénégations? Pourtant, voici deux témoins qui affirment que vous avez sauté sur eux, le poignard à la main, en criant: mort aux bourgeois! et que, sans l'arrivée de deux sergents de ville ils étaient deux hommes perdus.

Paul eut beau prendre son oncle à témoin, les juges inflexibles, et justes dans leur inflexibilité, le condamnèrent à 15 jours de prison et 500 francs d'amende.

L'oncle,—il n'y a que des oncles pour se livrer à des actes de générosité pareils,—paya les 500 fr. mais ne fit pas les 15 jours de prison du son neveu.

Le canne de Paul ne lui fut pas rendue; peut-être le l'en souvient toujours.

Le melon a inspiré des vers à un médecin reconnaissant, qui fit inscrire sur le fronton d'une fort belle maison de campagne, où il vengit de se retirer,—après fortune faite, comme disent les "Petites-Affiches":

Le concombre et le melon
M'ont fait bâtir cette maison.

Le melon, qui a inspiré aux vaudevillistes le texte d'innombrables plaisanteries, a cependant un drame terrible dans son histoire.

Un sultan (un Amurat, je crois) adorait le melon. Un jour son jardinier, au désespoir, vint lui dire qu'un superbe melon, bien à point, qui aurait dû figurer le jour même sur sa table, avait disparu pendant la nuit. Seule, les pages avaient l'accès du jardin et ils ont protesté être coupables du méfait. Le coupable ayant refusé de se dénoncer, le sultan fit ranger ses pages sur une seule ligne et ordonna au bourreau de leur ouvrir le ventre. Les débris du melon ne furent retrouvés que dans les entrailles du dix-huitième.

De l'eau! de l'eau!

C'est le cri des marchands de parapluies et des agriculteurs.

—C'est désespérant, disait-on devant Calino. Songes donc qu'il n'a pas plu depuis le mois d'octobre.

—Peuh! a répliqué Calino; c'est bien pis chez moi, dans le Midi. Oh! je me souviens surtout d'une année terrible, en 1859. Cette année-là nous avons eu dix-huit mois de sécheresse.

Un homme glisse sur une de ces plaques de fer qui servent à fermer les orifices des égouts, et s'allonge parterre. Furieux, il se relève, et montrant le poing à la plaque:

—Toi, fait-il, à la prochaine révolution!

Les poules qui mangent leurs œufs.

Ce qui doit intéresser mes doute nos bonnes ménagères:

Ce n'est naturellement pas l'œuf d'appel que l'on met dans le nid qui est la cause que les poules mangent leurs œufs car de tout temps nous avons laissé l'œuf d'appel au nid, et seulement une ou deux fois, nous avons vu cet accident se produire dans le cours de plusieurs années.

Quelques éleveurs croient que la cause en est dans la *pépie*, car, cette maladie empêchant les poules de boire, elles se trouvent portées à rechercher une fraîcheur quelconque, qu'elles trouvent bien dans leurs œufs, et la pépie étant enlevée, les œufs restent intacts. Si cependant elles continuaient, nous croyons que les moyens suivants, indiqués par un éleveur de volailles, dans le *Poultry Journal*, pourraient les guérir de leur gloutonnerie:

Il y a quelque temps j'avais un cheval qui avait l'habitude de couper avec ses dents la corde qui servait à l'attacher à la crèche. Ayant laissé macérer pendant douze heure une corde dans une dissolution d'aloès, et attaché le cheval avec cette corde aloétisée, elle a suffi à elle seule par son amertume à lui faire passer la manie de couper ses cordes.

Un autre exemple qui prouve également l'efficacité de l'aloès: un de mes voisins avait une jument qui ne faisait une habitude de dévorer les nids des poules. Son maître était sur le point de la défaire, tant c'était ennuyeux.

Lui ayant recommandé d'introduire dans 5 ou 6 œufs, à chacun gros comme une petite noisette d'aloès dissous, ce qui est très facile au moyen d'un petit trou, et en extrayant avec un petit chalumeau assez de blanc pour faire place au liquide à introduire le liquide étant introduit, bien le mélanger avec le jaune et reboucher le trou avec un peu de cire blanche —ensuite les passer un à un dans la cour où on doit retenir le chien, de 6 œufs qu'il avait préparés, 2 seulement ont été attaqués, un seul a été mangé. Cette seule bouchée a suffi pour lui faire passer le goût des œufs.

(*Courrier du Canada.*)

Les pêcheurs de perles.

Voici quelques renseignements que la *Revue scientifique* nous fournit sur leur poétique industrie qui s'exerce surtout sur la côte occidentale du Mexique:

Jusqu'à ces derniers temps, on ramassait les coquilles en plongeant tout simplement. Depuis quelques années, on faisait venir d'Angleterre des appareils et des vêtements de plongeurs. On détache à la main les coquilles du fond.

Le pêcheur de perles reçoit de l'entrepreneur des gages élevés: outre cela une part de la pêche lui revient, et la répartition se fait de la manière suivante: avant d'ouvrir les coquilles, on en fait deux tas: les perles d'un des tas sont pour l'entrepreneur, les perles de l'autre pour le pêcheur et les coquilles des deux tas appartiennent exclusivement à l'entrepreneur.

Le bénéfice assuré de l'entrepreneur consiste dans la vente des coquilles, et on prétend que le produit de cette vente doit couvrir tous les frais d'exploitation. Quant aux perles, la récolte en est aléatoire. Le profit de l'entreprise dépend du nombre et de la beauté de ces perles. Les coquilles et les perles sont expédiées à des négociants allemands, entre les mains desquels se trouve ce commerce.

La nacre de Californie est vendue à Hambourg, et c'est là que viennent s'approvisionner nos négociants et ceux d'Autriche et d'Angleterre. Le prix de la nacre est d'environ 1 fr. la livre; les qualités supérieures sont plus chères. On évalue à 67,000 quintaux le produit annuel de la pêche de la nacre. Il est impossible d'évaluer avec certitude la valeur de la récolte annuelle des perles. On croit cependant qu'elle s'élève à deux millions de francs environ.

M. Pierre Véron a eu le triste privilège d'observer, dans son entourage littéraire, un certain nombre de fous. Au sujet de l'affaire Monastorio, il évoque quelques-uns de ces cerveaux malades et constate la boudinaïté du craquement qui, tout d'un coup, lézarde une créature humaine et réduit son intelligence à néant:

Je me rappelle, entre autres, ce pauvre Charles Bataille. Je l'avais vu deux ou trois jours auparavant. Il était venu, comme d'ordinaire, au Cheriers m'apporter un chronique de chaque semaine. Nous avions causé. Non-seulement il ne déraisonnait pas, mais il était spirituel et intéressant à entendre.

Le lundi suivant, je passais sur la place de la Bourse. Ce même homme que j'avais quitté plein de sens, m'arrête à moi:

—Je suis bien aise de vous trouver; j'allais aller au journal pour vous donner ma démission.

—Quelle démission?

—De chroniqueur.

—Et pourquoi?

—Parce que je pars; je suis nommé historiographe de l'expédition d'Abyssinie, j'ai un million par jour. Oh! il y a des frais énormes; mais avec de l'économie, j'espère mettre quelque chose de côté tout de même.

Je crus d'abord à une plaisanterie. Mais, en regardant Bataille bien dans les yeux, je sus tout de suite à quoi m'en tenir. C'était fini.

Je me souviens aussi de Gill.

La veille de son départ pour ce voyage en Belgique où il fut enfermé la première fois, il dîna avec nous. Il me sortit plus et ne parle pas même de reprendre ses leçons. Je ne sais ce qu'elle compte faire, et je travaille pour deux en attendant. Oh! tant qu'elle voudra, mon Dieu; j'ai vingt ans, depuis qu'elle est là.... Pour ce qui est de vous, je ne vous peut bien rien plus. Quand j'ai reçu votre lettre, je suis allée prendre Fanny, qu'elle n'avait pas encore vue. J'espérais lui ouvrir le cœur de l'enfant, ses petites mines, ses cheveux blonds qu'elle aimait tant à coiffer. Eh! bien, non, elle l'a accueillie comme une étrangère, d'un de ces baisers de glace, qu'elle me donne; et elle n'a fait que parler de Dieu, de la nécessité de l'Evangile à la pauvre petite toute tremblante de peur et en sursaut contre moi.....

"Et pourtant je ne parle pas tout espoir de guérir ma fille de cette affreuse maladie de ne plus aimer rien; c'est une affaire de temps et de tendresse. Tenez! la nuit dernière, je pleurais tout bas dans mon lit, car enfin ça fait de la peine de perdre son enfant toute vive. J'ai cru entendre une plainte à côté. Je me lève, je cours vers Lina, couchée sans lumière et ne dormant pas. "Qu'est-ce que tu as, ma chérie?—Mais je n'ai rien, rien du tout.....'et en l'embrassant, je sentais ses joues toutes mouillées de larmes froides.

"Ah! mon ami, y a-t-il quelque chose de plus triste que cette mère et cette fille pleurant sans rien se dire, avec la nuit entre elles?.... Tout de même elle a pleuré; c'est le signe qui revit peut-être. Et si elle me rendait son cœur, elle vous le rendrait aussi et à vos enfants.....

C'était le 15 juillet, environ trois semaines après le retour d'Eline chez sa mère. Mme Ebeen, revenant de dire adieu à la dernière de ses élèves restée à Paris, avait fait un détour pour prendre des nouvelles de Magnabos.

"Mal, très mal...." rétait du fond de son fauteuil l'orateur funèbre devenu aphone; il en tournait péniblement vers sa femme qui arrosait de larmes silencieuses la robe bleue de Saint-Rigobert: "Surtout, je t'en prie, pas de discours sur ma tombe.....je n'en veux pas.....Il n'y en a pas un qui sache parler."

Puis, s'exaltant à propos de la fête nationale de la veille:

"Hein! vous avez vu, Mme Ebeen?..... Était-ce beau!.....Ont-ils gueulé!..... Étaient-ils contents!

—Oui, j'entendais ce de loin, mais nous n'avons rien vu.....Lina n'a pas voulu sortir.....

Magnabos s'indignait:

"Pas voulu sortir, mais c'est notre fête pourtant, la fête des petits, la fête du peuple, la fête des superstitions et des privilèges.....Des lampions! Des lampions! nom d'un tonnerre!.....

—Mon ami.....mon ami.....disait la pauvre Mme Magnabos, craignant de lui voir saigner son dernier pourmon Et son cœur suppliant renvoyait Mme Ebeen qui rentrait par les rues encore pavoisées de drapeaux, d'emblèmes, de guirlandes feuillues détrempées par une pluie d'orage.

Et il ne se rappelle qu'il existait une rue Poupée dans le voisinage de la place Saint-André-des-Arts. Sa dénomination serait due, d'après une vieille chronique, au grand nombre de nourrices qui y habitaient et qui allaient faire jouer leurs poupons sous les sycomores qui embrageaient la rue Hautefeuille.

Des sycomores ombrageant la rue Hautefeuille, cela ne date pas d'hier. Du reste, le quartier de Saint-André-des-Arcs a une origine très reculée [traitième siècle]

Dans cette rue Poupée, au devant de la maison qui portait le No 18, s'arrête, au matin du mois de mai 1685, une chaise à porteurs d'où descendit une dame vêtue et voilée de noir. Elle s'enquit discrètement auprès du portier d'une personne, d'un ecclésiastique dont elle ne put dire que le prénom: Jacques.

—Nous n'avons d'ecclésiastique dans la maison que deux jeunes prêtres attachés à la paroisse de Saint-André-des-Arts, répondit le portier, qui examinait d'un air narquois la dame en question.

Cette dame était Mme de Maintenon. Sur la réponse du portier, elle tira de sa poche une lettre qu'elle parcourut rapidement et reprit aussitôt vêtement:

—L'ecclésiastique que je cherche est un vieillard qui n'habite ici que depuis peu de temps.....

—Ah! le père Jacob sans doute..... c'est ainsi qu'on l'appelle dans la maison, un fier brave homme..... Eh bien! Madame, montez au cinquième, la porte vitrée en face de l'escalier.

Mme de Maintenon gravit l'escalier du garni et frappa à la porte indiquée.

Un prêtre vénérable, paralysant courbé sous le poids de la misère autant que des années, vint ouvrir le réduit à la visiteuse.

Elle s'assit sur une chaise dépaillée, et lui entamait en ces termes la conversation suivante:

—J'ai reçu à Versailles, ou plutôt, le roi a reçu la lettre que vous m'avez écrite, Monsieur l'abbé. Et le m'a fort intrigué et je suis accourue vous porter les consolations et les secours que vous réclamez.

—Madame, reprit le père Jacques, il y a quarante ans que je vous ai vue et vous me sauriez m'avoir oublié..... Vous souviennent-il de votre retour de la Martinique, au port de la Rochelle? vous aviez alors dix ans au plus..... Vous veniez tous les jours à la porte de la communauté des jésuites qui distribuaient de la soupe aux pauvres..... je vous distinguai, Madame, dans la foule des mendiants, frappé de la noblesse de votre physionomie.

—Et vous m'offrîtes de me faire apporter la soupe chez mes parents pour m'épargner la honte d'être confondu avec les malheureux..... je me rappelle votre noble conduite, Monsieur l'abbé, et je viens vous dire: Que puis-je faire pour vous?

—Je n'aimerais qu'une cure de village.

—C'est trop modeste..... Le roi vous accorde sur ma cassette une pension de 100 louis.....

Quelques jours après, le père Jacques était installé au presbytère d'une commune voisine de Saint-Cyr.

Le rue Poupée, élargie lors de la création du boulevard Saint-Michel, a pris le nom de rue Saint-Séverin.

D..... et F..... sont d'incorrigibles bohèmes, et, ces rares, tous deux son d'une stupidité inconcevable, je vous laisse le soin de deviner pourquoi ils ont été amis avec les difficultés matérielles de la vie.

Hier, après avoir constaté, entre deux tiraillements d'estomac, que la dernière pièce de deux francs était farouchement entamée, ils apprennent qu'un de leurs anciens camarades vient de s'établir pharmacien rue Batignolles, et D..... se décide à aller négocier un emprunt.

Il revient quelques instants après, la mine désoulée.

—As-tu vu notre ami? demande F.....

—Oui; il était dans son laboratoire.

—Eh bien?

—Eh bien, lorsque je me suis trouvé en face de lui, ma timidité a repris le dessus; j'ai perdu la tête.... Heureusement, il me restait quelques sous.

—Et alors?

—Et alors.... J'ai acheté une purge!

X..... appartient à la bohème dorée. Aussi est-il toujours mis à la dernière mode, bien que sans ressources connues.

Son tailleur, qui n'a jamais vu la couleur de son argent, lui adressait des reproches bien sentis:

"Mon ami, vous ne pouvez pas vous faire confiance!

—Eh bien oui-je abuse? vous ai-je recommandé au seul de mes amis?

En chemin de fer:

Un monsieur monte en wagon. Quelques minutes après passe l'employé qui contrôle les billets.

Le voisin du voyageur obtus tend son ticket:

—Dites-moi, si monsieur reste, je ne dois payer que demi-place.

Dans un cercle (rien du Jockey).

Un monsieur, reçu récemment, est surpris glissant discrètement une portée dans une main de baccara.

On l'appréhende au collet.

—Misérable!

—Canaille!

—Il faut faire un exemple!

Un membre du cercle, âgé et en possession d'une certaine autorité, intervient gravement.

—Pas de violence! Pas de scandale!

Et s'adressant doucement au coupable:

—Comment, monsieur, avez-vous pu vous permettre cela dans une maison où vous venez depuis si peu de temps?

Un sage conseil au gouvernement:

Empêcher les employés de la ligne d'Orléans de crier dorénavant aux voyageurs: "Chpiay-le-Roy!"

Un gendarme, dans une lutte corps à corps a tué un braconnier redouté dans le canton.

Le maire du pays le félicite vivement de son courage.

—Vrai! monsieur le maire, réplique modestement le gendarme; pour une fois que ça nous arrive, vous êtes trop bon de nous faire tant de compliments!

La convocation de l'armée territoriale vient d'avoir lieu.

Un de nos confrères arrive en retard de quelques minutes au poste-caserne indiqué par son ordre d'appel; sur les observations du sous-officier de recrutement, il allègue les exigeances de sa profession.

—Quelle est votre profession? demande le sergent.

—Journaliste..... Du reste voici ma carte.

—François Ablart!..... et vous vous appelez Cabanel.

—François Ablart est mon pseudonyme.

—Ça ne me regarde pas; vous me ferez vingt-quatre heures de salle de police..... tous les deux.

Un dame, qui venait de perdre son mari, depuis trois jours, pleurait et se lamentait.

—Ah! ma mère, s'écrie-t-elle tout à coup en levant les yeux au ciel, je donnerais la moitié de ma vie pour être à huit jours d'ici.

—Pourquoi donc, mon enfant?

L'infortunée, contemplant d'un air attendri la photographie du défunt:

—Parce qu'alors..... je n'y penserai plus!

SIROP & VIN DE DUBART

au Lacto-Phosphate de Chaux

Les lacto-phosphates de chaux combinés ont particulièrement:

aux Enfants pâles. | aux Rachitiques,
aux jeunes Filles qui se développent,
aux Femmes délicates,

aux Convalescents.
aux Vieillards affaiblis,
dans les Maladies de Poitrine,
dans les Dépérissements laborieux,
dans l'Inappétence,

dans toutes les maladies qui se traduisent par l'Amaigrissement.

et à la Perte des Forces,

dans les Pratiques, pour la reconstitution des os, dans la Chlorotisation des Filles.

Dépôt dans toutes Pharmacies.

Migraines. — Maux de Tête

GUARANA

du GRIMAULT & Cie, PHARMACIEN à Paris

Un seul paquet de cette poudre végétale et naturelle, délayée dans un peu d'eau sucrée, suffit pour faire disparaître les maux de tête migraines ou nevralgies les plus violentes. Son action tonique lui donne une efficacité incontestable contre les asthénies.

Dépôt à la Nouvelle-Orléans, chez Mme Veuve Dessomes, à Paris et tous bons vins et liqueurs.

GASTRINE

(Forme liquide)

GUERIT LA DYSPEPSIE.

SOULAGE IMMEDIATEMENT

LES NAUSÉES,
L'ETOURDISSEMENT,
LES GAZ,
LES AIGREURS,
LA CONSTIPATION,
LES PALPITATIONS DU CŒUR,
LES RAPPORTS ACIDES de L'ESTOMAC,
LE MAUVAIS GOUT A LA BOUCHE,
LE MANQUE D'APPÉTIT,
L'ECHAUFFEMENT,
LES OPPRESSIONS,
LE MALAISE GENERAL,

Et tous les autres symptômes pénibles qui résultent d'une digestion interrompue

GASTRINE

DONNE DU TON A L'ESTOMAC,
EN RETABLIT LES FONCTIONS,
FACILITE LA DIGESTION COMPLETE.

Remède précieux pour les dames,

Et pour tous ceux qui mènent une vie sédentaire

A vendre en loin par M. J. MARY & Co, et par tous les droguistes dans les principales villes.

Au détail, un dollar la bouteille,

Par tous les Pharmaciens.

Dépôt de fabrique, 30 rue Murray, New-York.
6 mars—3m—Mar 5

Compagnies d'Assurances
LIVERPOOL
and LONDON
and GLOBE

Bureaux, coin des rues Gravier et Carondelet.

DIRECTEURS DE LA NOUVELLE-ORLEANS

J. F. LEHRODER, président.
NEWTON ROCKNEIL, PERRY NUGENT,
PETER ANDERSON.

Cette Compagnie a été fondée en 1836, a obtenu une succursale aux Etats-Unis en 1871, et est maintenant la plus grande Compagnie d'Assurances contre l'incendie du monde.

L'actif de la succursale aux Etats-Unis, le 30 juin 1882, est comme suit:

Actif.....$4,407,800 26
Passif.....$2,670,383 44

Surplus.....$1,737,416 75

Des risques contre l'incendie sont respectueusement sollicités. Le conseil de direction est prêt à assurer à ajuster et à payer toutes les pertes en cette ville, traitant ainsi la compagnie sur un pied d'égalité avec les meilleures compagnies locales incorporées en vertu des lois d'Etat.

HENRY V. GODEN, secrétaire-résident.
JULES F. WOLFF, assistant secrétaire résident.
CLARENCE F. LOW, député assistant secrétaire résident.

Nouvelle-Orléans, 2 novembre 1882.
12nov- 1an—v c

Ague Cure

Est un tonique purement végétal sûr et puissant, et qui est garanti comme un remède trempé et certain pour la fièvre chaude, les frissons, fièvre intermittente, fièvre permittente, Dumb Ague, fièvre bilieuse et périodique, et tous désordres d'bilieux. Dans les districts malarias le jouissance rapide, la langue chargée, le sol,